

Jacques Darras

Flers-sur-Noye

Parfois nous mettons le jour à plat sur une route entre deux talus l'étirant à vitesse constante comme si la lumière nous tractait comme si nous étions le point immobile de rotation de la terre et les villages que traverse le vaisseau spatial ainsi attelé sont remplis d'existences et d'yeux auxquels nous empruntons sans qu'ils nous voient, sans qu'ils puissent nous localiser autrement que par le voyage soudain d'un reflet de soleil au plafond d'une salle, ouvragé par la dentelle d'un rideau qui l'affine, qui le tamise et le projette sur l'écran du cinéma domestique, le film impalpable d'histoires et de noms que le temps développe au ralenti, qu'il grave et qu'il burine avec des gestes lents d'ouvrier artisanal endormi dans l'assoupissement séculaire d'une campagne de blés saisonniers, de mécaniques éphémères liées aux rythmes lointains de la végétation que la terre cache dans ses sols comme un grenier aux mythes, comme une fable nocturne jamais entièrement dévoilée, comme une nuit plus secrète que le simple obscurcissement du jour où nous pouvons nous enfoncer et suivre le voyage de l'astre jusqu'à l'aube. Les noms, alors, avec la fréquence régulière d'un espacement arable, d'intervalles affermés aux lois de l'économie, les noms montent à l'horizon de la lecture et leur enchaînement compose la strophe litanique d'un poème dont chaque ligne serait au départ d'une multitude de branches afférentes, de bifurcations virtuelles maintenues dans leur puissance d'essaimement, les noms détiennent la clé fugitive de l'infini des déclinaisons, ouvrent les perspectives identiques de l'espace et du jour à la surprise des secousses, des accidents — Flers-sur-Noye s'affirme à la naissance d'un plateau et l'on se pose longtemps après avoir dépassé la rue principale qui est aussi la route où s'engouffre la circulation des lecteurs mobiles du grand poème spatial, l'on se pose la question de savoir si la Noye qui est une rivière que l'on devine par sa proximité, son adjonction à *sur*, serait réellement autre chose

qu'un cours d'eau sémantique dissocié de la géographie tant le relief s'oppose à l'eau mais quoi ! la source sera souterraine, et voici qu'alors que l'on approche déjà du village qui vient après, Saint-Sauflieu, la Noye travaille son lit, la Noye s'enfonce dans la craie qu'elle érode pour rejoindre la pente fluviale naturelle. Mais la rivière coule plus loin entraîne plus loin que l'affleurement d'une simple interrogation sémantique, rejoint souterrainement la fable obscure de la terre où se conjuguent les saisons, les ans, les mythes, où s'ourdit le lent développement artisanal du film individuel que le destin imprime, qu'il grave comme une écriture qui ne passe pas, ne s'efface pas, mais retarde, retarde délibérément, la Noye amasse ses eaux immobiles longtemps après que la ville est atteinte, que le voyage se perd et se disperse dans la vaporisation d'un brouillard d'existences, d'un nuage d'humeurs humaines tenues ensemble comme une explosion fixe, comme une liquéfaction constamment différée, la petite rivière agreste Noye persiste, son nom soluble, son nom noyé de rivière des champs accompagne d'un sens secret de la terre l'itinéraire du grand poème cosmique et le souligne comme une ombre d'eau et de sens qu'on n'épuise pas, comme un écran d'eau claire et probablement tarie que l'on ne peut pas réduire à transparence, c'est un retard infime en matière de minutes ou de secondes ou de distances sur la carte kilométrique de la journée, c'est un retard inexistant dans le calcul des sphères célestes mais ce retard est le mien, d'un amour retardé, différé qui m'accompagne comme un écran d'eau pure et fraîche, et je n'avance jamais plus loin que cet indépassable filet de vie, cette signature fluide où je prends la mesure des liens.